

LE BOURRU,

JOURNAL A L'USAGE DES GENS DE BELLE HUMEUR.

LITTÉRATURE.

LE SULTAN JUSTE.

Après la bataille des Pyramides, quand Bonaparte fut maître du Caire comme d'Alexandrie, il chargea Desaix de remonter le Nil avec sa division et de soumettre la haute Égypte. Pareille expédition ne pouvait être confiée à un général plus habile, à un homme plus capable de la faire réussir. Desaix avait non-seulement toutes les qualités et les vertus qui font le grand homme de guerre, mais aussi toutes celles qui servent à pacifier un pays et à faire bénir, même par les vaincus, une domination naissante.

Les populations de la haute Égypte n'eurent qu'à se louer de l'administration du général Desaix. Elles l'appelèrent le *Sultan juste*, et c'est encore ainsi que le nomment sous la tente les Arabes quand ils font au voyageur quelque récit légendaire de cette merveilleuse expédition.

Voici une de ces histoires, que rapporte un touriste anglais dont on ne saurait suspecter la véracité. Elle montre que le général français méritait bien la qualification que lui donnait l'imagination arabe.

Desaix s'emparait de la haute Égypte, et la victoire de la veille ne faisait que préparer le combat du lendemain; car, avec Mourad-Bey, ce fut toujours à recommencer, jusqu'au moment de sa soumission. Cependant chaque nouvel engagement faisait perdre du terrain au chef mameluk, et les populations, longtemps opprimées, rançonnées, taillées à merci, acceptaient la domination française comme une délivrance. Depuis bien des siècles, la vieille terre des Pharaons n'avait joui d'une liberté égale à celle que lui donna la venue de nos soldats.

Il était sage, toutefois, de ne pas trop se fier à certaines allures paisibles. Avec le fanatisme musulman, une étincelle a suffi trop souvent pour allumer un incendie, et l'étincelle est toujours à craindre en Orient.

Desaix savait tout cela, et il agissait en conséquence. Outre sa mission militaire, il en avait accepté une autre, que Bonaparte n'aurait confiée à nul autre dans l'armée.

Les savants de premier ordre qui avaient accompagné l'expédition pour fonder en Égypte un Institut analogue à celui de

France brûlaient d'explorer le pays, de visiter les ruines, de fouiller les tombeaux dans lesquels étaient ensevelies les civilisations disparues. Ces savants marchaient avec Desaix; car c'est après avoir passé le Caire, en remontant le Nil, qu'on arrive à la région des ruines. Pour faciliter leurs travaux, ces hommes éminents devaient chaque jour se mettre en rapport avec les indigènes, et il fallait que rien de fâcheux ne résultât de ce contact. C'est à quoi appliquait tous ses soins le lieutenant du général en chef.

Et les indigènes reconnurent bientôt qu'ils pouvaient compter sur la bienveillance de leurs nouveaux maîtres.

Cependant, malgré la fortune des batailles qui s'obstinait à lui être fatale, Mourad était loin d'avoir désespéré de sa cause. Il mettait en œuvre toutes les ressources de l'islamisme aux abois pour remplir les vides que la mitraille faisait incessamment dans son armée. Un santon, renommé pour sa sainteté dans la haute Égypte, et qui avait deux fois, à travers le désert, fait son pèlerinage au saint tombeau du prophète, écouta la voix de Mourad-Bey, et se mit à prêcher la guerre sainte. Ses manœuvres s'adressèrent d'abord, à la sourdine, aux Arabes vivant sous la tente, et plus nombreux dans le voisinage des cataractes du Nil que dans tout le reste du pays. D'un instant à l'autre, une révolte eût été pleine de périls de toutes sorte.

Instruit de tout ce qui se passait, le général Desaix n'hésita pas à frapper un grand coup.

Habiles à profiter de tout ce qu'un pays pouvait leur offrir d'avantageux, nos soldats avaient promptement appris à monter sur les dromadaires, qui sont les vaisseaux du désert. Desaix envoya une compagnie de ces cavaliers de nouvelle espèce dans les tribus en fermentation, avec ordre de s'emparer du santon. On devait éviter de lui faire aucun mal; mais il fallait s'emparer de sa personne et le conduire sous la tente du général.

Trois jours après, le santon était enlevé au désert, et les dromadaires, avec leurs cavaliers, rentraient sains et saufs au camp français.

Ce n'était là, cependant, que la portion la plus facile de la besogne, et Desaix ne l'ignorait pas.

Mais le reste ne regardait que lui, et il savait parfaitement à l'avance comment il se tirerait d'affaire.

La rapidité des mesures prises avait été telle, que le secret avait été scrupuleusement gardé, et que les indigènes ignoraient l'empoisonnement du saint homme, au moment même où ils allaient être appelés à se prononcer sur sa conduite et à décider de son sort. La tente du général était dressée à côté de celles de ses soldats dans une de ces villes en ruines qui abondent dans la haute Égypte. Par une singularité assez bizarre, elle s'appuyait à un antique tombeau parfaitement conservé, et qui avait longtemps servi de demeure au santon Mohammed, dont nous nous occupons. Ce tombeau fut la prison qu'on lui donna pour le dérober aux regards indiscrets des indigènes, qui avaient liberté entière de circuler dans notre camp.

(La fin au prochain numero.)

LE BOURRU.

QUÉBEC 29 SEPTEMBRE, 1859.

L'UNIVERSITÉ LAVAL.

Cette institutions, comme tout ce qui est grand et utile, souffre nécessairement des effets de l'envie, de la jalousie, ou plutôt de la haine des âmes viles et incapables d'une bonne action.

Sans égard pour les sacrifices des MM. du Séminaire de Québec, sans égard même pour le bien que l'Université-Laval fait, sans considérer que le but de l'Université est d'honorer les professions libérales afin de les purger de trop d'ignorants qui en font la honte et qui les rendent ridicules, MM. les avocats de Québec ont fait et font tout ce qu'ils peuvent pour entraver la marche de l'Université, pour lui nuire, et rendre inutiles ses précieux enseignements.

S'il se présente un gradué de l'Université, un bachelier-es-arts par exemple, il a pourtant des titres à la capacité, et bien, il ne seras admis à l'étude de la loi qu'après avoir subi un examen rigoureux jusqu'à l'humiliation, au contraire qu'il se présente un individu ignorant, de toute incapacité, il est admis sans difficulté et ho-